

RÉCIDIVISTES ET FORÇATS

(De notre correspondant particulier)

Saint-Martin-de-Ré, 1^{er} novembre.

J'ai vu les récidivistes, et j'ai vu les forçats.

Ils respirent le même air, ayant le même coin de ciel à contempler; mais ils sont séparés par de hautes murailles et par des verrous qu'aucune force humaine ne saurait briser. Ici, les forçats; là, les condamnés à la relégation. Voleurs et assassins, cela fait deux. Il est juste qu'on ne les confonde pas.

Je monte le petit chemin bordé de champs que j'avais suivi déjà; je suis au pied des fortifications de la citadelle.

Une clef grince dans une serrure, et j'entre dans la cour des récidivistes.

Ils sont tous là, les 345. C'est fête. Ils ne travaillent pas.

Du reste, ils ne travaillent plus depuis quelques jours. Ils vont partir. On les laisse en récréation. Leurs petits comptes de travail et d'argent sont réglés et arrêtés.

Je le dis tout de suite: ils sont modestes, point insolents. Je n'ai remarqué sur aucune figure un air de provocation et de défi, ou de satisfaction de soi. C'est plutôt de l'indifférence et de la résignation que marquent ces visages pâles.

J'en fais la réflexion à M. Solari, le directeur du Dépôt, lequel me guide très obligeamment et me fournit au cours de ma visite les remerciements les plus précieux.

— Je n'ai jamais eu à sévir contre aucun d'eux, me dit M. Solari. Au commencement, plusieurs sont venus se plaindre qu'on les gardât là puisqu'ils avaient purgé leur dernière condamnation. Je leur expliquai la loi. Ils comprirent. Ils sont, en effet, résignés. J'ajoute que quelques-uns vont à la Nouvelle-Calédonie avec les meilleurs sentiments; ils savent que six années de bonne conduite peuvent les faire ramener en France; ils sont résolus à recommencer leur vie, à se réhabiliter.

A l'aspect du directeur et d'un étranger, tous lèvent leur casquette ou font le salut militaire.

Des couples se promènent de long en large. Des bandes forment le cercle et causent. Les uns sont assis sur le sol, d'autres y sont couchés à plat ventre, d'autres s'adossent au mur et se chauffent au soleil; les uns jouent et rient, les autres songent.

Il y a des vieux à cheveux blancs et des gamins imberbes. Tous les âges sont représentés, toutes les catégories, tous les métiers. Il y a des tournures de paysans et des visages de gommeux de petites villes, à côté de silhouettes louches de barrières.

Il y a un monsieur très bien. On le saluerait dans la rue. Grand, maigre, des *coûtes* frisées sur les joues, serré dans une jaquette noir brossée sur toutes les coutures, les bottines luisantes, il marche droit et fier au milieu de ses compagnons. Il ne daigne pas adresser la parole à personne. C'est un valeur de la pire espèce. Il est certain qu'on n'hésiterait pas à lui confier sa bourse, tant il porte haut.

On se doute bien que le vêtement des récidivistes est des plus splendides. C'est sur le dos les restes de leur splendeur. Ceux qui n'avaient rien, ou à peine le costume des prisonniers: veste et pantalon gris.

Tous seront habillés avant l'embarquement.

De plus, on remettra à chacun son petit pécule, le produit de son travail et les économies qu'il peut avoir réalisées.

Je passe chez les forçats, qui, à l'île de Ré, sont en ce moment au nombre de 141.

Apprendrai-je quelque chose à quelqu'un en rappelant que la maison de Saint-Martin-de-Ré n'est pas un bagne, à proprement parler, mais un dépôt pénitentiaire où les condamnés sont provisoirement internés avant d'être transférés au lieu définitif de leur détention?

Mais, avant d'entrer chez les forçats, parlons du régime de la maison.

Ici, on se lève à six heures en hiver, à cinq heures en été, et l'on se couche avec le jour. On ne fume pas, on ne prise pas, on ne *chique* pas, on ne boit ni vin, ni café, ni eau-de-vie.

La nourriture se compose de 750 grammes de pain pour les récidivistes et de 700 grammes pour les forçats; le matin, la soupe; le soir, un plat de légumes, pois, fèves, haricots, pommes de terre. De la viande, quatre

ar les récidivistes, et
forçats.

boivent de l'eau, et rien
Des *cruches* sont en perma-
dans les réfectoires et dans les dor-
L'été, par les chaleurs, on leur com-
pose une boisson rafraîchissante.

J'ai goûté au pain, très noir, mais d'une
saveur agréable, en somme.

J'ai goûté au bouillon et à la *pitance*. La
pitance est un bouillon qu'on a mélangé de
purée de pommes ou de haricots. Les hon-
nêtes gens n'en feraient pas leur ordinaire;
mais pour une fois...

Forçats et récidivistes fabriquent des sacs
de papier et démêlent des étoupes.

Il y a, dans les salles du Dépôt, des mon-
tagnes de sacs de papier, depuis le sac élé-
gant et pareil à une pelure d'oignon du
pharmacien ou de l'épicier de luxe jusqu'au
sac solide et grossier, semblable au carton,
de l'emballleur.

Un ouvrier habile dans le sac de papier
peut gagner jusqu'à 2 fr. par jour; dans
l'étope, le bénéfice ne dépasse guère 60 à
75 centimes.

Au récidiviste reviennent les trois dixiè-
mes du prix de vente des objets fabriqués;
au forçat, les sept dixièmes.

On se couche avec le jour à l'île de Ré.
Voulez-vous la description d'un dortoir?

Imaginez une salle carrée, presque som-
bre, aux parois jaunes et nues. Sur un plan-
cher surélevé en pente sont roulés, de place
en place, des matelas qui renferment cha-
cun une couverture et deux draps. Le mobi-
lier se complète d'un baquet en bois et d'une
cruche d'eau.

Plusieurs salles se succèdent, recevant
une faible clarté par une fenêtre-laba-
tière.

Elles sont closes par une barrière à claire-
voie.

Dans un chemin de ronde qui circule au-
tour des salles se promènent en permanence
les gardiens du bagne, relayés de deux heu-
res en deux heures.

En cas de querelle, de révolte, un poste est
là. Les gardiens en sentinelle n'ont qu'à faire
un signe pour avoir du renfort.

Les détenus se gardent eux-mêmes, du
reste. Dans chaque dortoir, un forçat a la
surveillance de ses compagnons. Et, chose
singulière, il fait son service en cons-
cience.

Dans le quartier des forçats, j'entre d'a-
bord dans la boulangerie, et c'est un bou-
langer, forçat lui-même, qui, très poliment,
m'offre à goûter le pain qu'il fabrique.

Ensuite, je pénètre dans une pièce pleine
de rangées de tables garnies d'encriers, de
plumes et de papier. Cinquante à soixante
détenus sont penchés sur les planches et
écrivent à leurs familles. C'est le jour où la
correspondance est permise.

On se doute bien que les familles envoient
des secours à ces malheureux. Mais suppo-
sait-on que des forçats, c'est-à-dire des assas-
sins, envoyaient leurs économies à leurs
parents?

Cela est pourtant. Au lieu de garder leur
argent pour se procurer un supplément de
nourriture à la cantine, ou du linge, ou
quelque douceur, il en est qui mettent une
pièce blanche à la poste, à destination d'une
vieille mère ou d'un père infirme.

Le cœur ne perd jamais ses droits.

— Ils peuvent avoir tout oublié, me dit
M. Solari, ils pensent toujours à leur mère.
Leur mère, c'est tout. Ils savent qu'elle ne
les a pas maudits, qu'elle a pardonné, mé-
me son déshonneur. Je n'ai qu'à invoquer
le souvenir de la mère pour les faire pleu-
rer!...

Maintenant ils écrivent. Tout à l'heure,
ceux qui savent lire iront prendre un vo-
lume dans la bibliothèque, ou bien l'un
d'eux, plus lettré, montera dans une chaire
et fera la lecture à haute voix.

Dans une petite cour voisine, serrée entre
des murailles élevées, cinquante autres
forçats sont à la récréation.

Singulière manière de se récréer; mais
c'est le règlement.

Ils tourment, tourment, tourment autour de
la cour, au pas de course, l'un suivant l'autre
à un mètre de distance. On dirait un
monôme du quartier latin. Ils sont sous
l'œil d'un gardien, et un moniteur, un de
leurs compagnons, les fait marcher au com-
les autres dans la salle de lecture, et ceux-
ci leur succéderont dans la cour.

Il ne me reste plus, maintenant, qu'à as-
sister à l'embarquement de ce qu'on appelle
l'armée du crime et à son départ pour l'île
des Pins.

Aubry-Véran.

FRAN

Emilio C

ennemis de la République et ouvert les voies de son triomphe durable.

Thiers, doué merveilleusement du sens observateur, expérimental et politique qui caractérise les véritables hommes d'Etat, a organisé l'essai définitif de la forme républicaine, unissant ainsi les classes moyennes et les classes populaires divisées jadis durant la période de la monarchie de Juillet, et dont l'hostilité irréconciliable avait préparé la dictature de l'Empire. Thiers connaissait admirablement quelles concessions il fallait faire à la réalité, dans notre temps. Les conseils qu'il a donnés à la démocratie, la claire formule où il les résumait à la veille même de sa mort, font de son manifeste, de ce testament politique, le programme définitif que les républicains français doivent suivre s'ils ne veulent pas s'égarer et se perdre de nouveau comme nous-mêmes, démocrates d'Espagne, sommes égarés et perdus dans les incendies allumés par les excès funestes d'un dogmatisme chimérique.

Et c'est ainsi que je considère Victor Hugo comme le prophète inspiré, Gambetta comme le tribun et le combattant valeureux, Thiers enfin comme l'homme d'Etat consommé, qui ont fait la République en France, et c'est pour cela que je leur ai voué un culte religieux.

Et je veux vous dire à vous-même, après avoir accompli ce devoir envers mes trois immortels amis, je veux vous dire l'essentiel de ce que nous pensons en Espagne au sujet de la République, nous les « républicains historiques », c'est-à-dire les républicains de la vie entière et de tout temps, nous qui entendons ne jamais transiger, non, jamais, avec aucune dynastie ou historique ou révolutionnaire.

En premier lieu, nous pensons que les organismes perfectionnés, comme les espèces supérieures, ont besoin d'un milieu ambiant approprié à leur nature et à la conservation de leur vie. De même que les géologues s'accordent à reconnaître pour un fait constant que l'espèce humaine n'a pu apparaître que dans l'âge des terrains quaternaires, reconnaissons aussi que les Républiques modernes ne peuvent apparaître que lorsque l'esprit public, préparé par une culture avancée, universellement répandue, leur offre, dans le milieu ambiant d'une opinion éclairée et tempérante, les conditions convenables à leur vie. Et de même que l'air des hauteurs est, par sa pureté même, moins respirable que l'air voisin de la surface du globe, ce qu'il faut à la République pour qu'elle vive, ce n'est pas un esprit national ayant pour essence l'idéalisme et l'utopie, c'est bien plutôt un esprit national qui sait tempérer la rigueur des doctrines, les accommoder aux circonstances inévitables et aux croyances indestructibles, conciliant l'abstraction et la pratique des choses

la
ambiant nécessaire
d'une république, et non pour la révolution, laquelle peut, par ses explosions, nous couvrir de ses laves qui détruisent et ne fécondent pas. Nous considérons que les lignes dans l'espace se composent d'une série de points, les heures, dans le temps, d'une série de moments, l'histoire, d'une série de phases. Nous ne voulons méconnaître cette continuité ni dans l'espace ni dans le temps, par une marche précipitée, ni brusquer les choses en politique au point de les faire reculer par la violence, au lieu d'en favoriser par la prudence et la sagesse l'avancement et le progrès. C'est pourquoi nous disons que tout ce qui tend au delà de la souveraineté nationale sincèrement pratiquée, des droits de l'individu reconnus par tous les citoyens, du suffrage universel désormais indispensable en notre temps, de la pensée libre en toutes ses manifestations, de la propriété individuelle telle que votre immortelle Révolution de 1789 l'a établie, enfin de l'égalité politique et civile, nous paraît être une utopie de démagogues; et comme ce genre d'utopie est de sa nature très funeste aux institutions républicaines, nous la jugeons et condamnons de toutes nos forces.

Nous croyons que la solution du problème pour l'Espagne est contenue dans cette formule de Thiers : La République conservatrice.

Vous, mon cher Montebello, qui appartenez à l'école de Thiers, qui avez connu Gambetta et l'avez aimé, conservateur et républicain tout ensemble, comme doivent l'être les démocrates de ce temps, en défendant avec un patriotisme si chaleureux notre formule préférée, essentielle, dans votre journal populaire, vous nous rendez à nous autres, les démocrates espagnols, un service si grand que je ne crois pas manquer à la neutralité qu'un étranger doit observer en présence des partis en lutte dans le pays dont il est l'hôte, ni trahir mon intention de ne combattre qui que ce soit, en vous adressant mes félicitations cordiales pour votre œuvre si utile.

Joignez-y, mon ami, l'expression de mes sentiments de considération les plus distingués.

Emilio CASTELAR

DÉMISSION DE M. BAIHAUT

M. Baihaut, ministre des travaux publics, a définitivement refusé, malgré les vives instances de M. le président de la République et de M. de Freycinet, de reprendre son portefeuille. Sa démission a été acceptée.

Le public difficilement comprendra cette résolution regrettable au lendemain du jour où

II

Mais à cette eut-il posé le pied sur le carreau humide qu'il poussa une exclamation de surprise.

Maintenant qu'il était dans la mansarde, il sentait l'odeur méphitique du gaz meurtrier qui le saisissait à la gorge et pesait sur ses poumons comme une charge de plomb.

Un brusque et violent étourdissement s'empara de lui au même moment, et il se

les charbons qui allèrent, en glissant sur le zinc, se lover dans la gouttière.

Cette première précaution prise, il s'avauça, à demi courbé, sous l'inclinaison des poutres, vers le milieu de la mansarde, agitant les bras et secouant son chapeau de feutre mou pour activer le renouvellement de l'air, qui commençait à devenir respirable.

De la sorte, il arriva contre le lit, où il se cogna, ne l'ayant pas distingué, au milieu de sa préoccupation, et ses yeux ne s'étant pas encore accoutumés au redoublement d'obscurité qui faisait là comme une nuit dans la nuit.

— Oh ! oh ! — fit-il à voix basse, s'arrêtant et tâtant. — Qu'est-ce ?

Ses mains rencontrèrent l'un des bras nus de la jeune fille, étendu à son côté, et son regard perçut enfin la blancheur mate du linge et des chairs.

— Une femme ! — fit-il — La malheureuse ! Son accent s'était empreint d'une immense pitié, poussée au point qu'il semblait en avoir oublié sa propre position...

Cependant, à en juger par son entrée insolite et par les premières paroles échappées à ses lèvres, cette position devait bien avoir, elle aussi, ses côtés tragiques.

Il s'inclina vers le corps, le palpant avec angoisse, y cherchant les signes de la mort ou les traces de la vie.

Le corps, tiède encore, restait immobile et insensible.

(La suite à demain.)